



HAL
open science

Les façades de la ville. Constructions esthétiques et expressions urbaines à Tozeur

Farid Abachi

► **To cite this version:**

Farid Abachi. Les façades de la ville. Constructions esthétiques et expressions urbaines à Tozeur. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2000, Esthétiques populaires, 5, pp.79-101. hal-03174457

HAL Id: hal-03174457

<https://hal.science/hal-03174457v1>

Submitted on 19 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

les façades de la ville

constructions esthétiques et expressions urbaines à Tozeur¹

FARID ABACHI

J'ai regardé comment on construisait autrefois. Et j'ai constaté que de siècle en siècle, on s'émancipait davantage de l'ornement.
Adolf Loos, *Architektur*, 1910

Alors que nous menions des enquêtes sur les raisons des transformations des modes d'habiter² à Tozeur, petite ville du sud-ouest tunisien, nous avons été surpris par les différences d'appréhension entre les habitats de chacun des quartiers. Questionnant les habitants des anciens quartiers sur leur perception et leur connaissance du reste de la ville, certains éléments de discours revenaient souvent : « là-bas, dans ces autres quartiers de la ville, les maisons seraient différentes ». En recherchant les causes de ces différences, nous avons déjà entr'aperçu qu'elles étaient évoquées, derrière des subjectivités peu masquées, pour légitimer, avant tout, certaines formes de mise à l'écart de toute la population récemment sédentarisée³, pour justifier certains qualificatifs d'appartenance sur une base d'expression identitaire et historique. Contrairement à l'interprétation qui viendrait la première à l'esprit, l'aspect architectural n'était pas directement visé, même s'il était le premier point exposé.

(1) Ce texte est en partie issu des réflexions menées dans le cadre du réseau *La ville comme objet de représentations*, Garret P. coord., Rabat, CESH.S.

(2) Enquêtes menées dans le cadre d'une thèse EHESS : « Construire son chez-soi, étude des transformations des modes d'habiter à l'époque contemporaine à Tozeur », sous la direction de Christian Topalov.

(3) Ces différences correspondent à des clivages sociaux et historiques entre des populations d'origine différente (Abachi F., 1998, "Histoires d'habiter, enquêtes sur des perceptions vernaculaires", *Urbanité arabe, hommage à Bernard Lepetit*, Sindbad / Actes Sud).

LES MAISONS SERAIENT DIFFÉRENTES...

Si les habitants de l'ancien centre ville ne disent plus de nos jours que ceux des périphéries habitent des excavations, les Tozeri de souche ne manquent cependant pas une occasion pour rappeler quel aurait été l'ancien habitat des récents sédentari-

sés. Ces propos, choquants par leur généralisation et la fausseté qui en découle, sont intéressants à plus d'un titre : il ne serait pas possible de « faire de la ville » là où autrefois il n'y aurait eu que quelques trous ou autres tentes, quelque soit le chemin parcouru à la recherche d'une apparence urbaine par leurs habitants ou les services municipaux. Autrement dit, ne soyons pas dupes, la façade ne fait pas la ville⁴.

La question mérite d'être débattue car depuis plus de deux décennies, des efforts conséquents et continus portant justement sur ces « façades » comme composantes de l'espace urbain sont mis en œuvre.

Des efforts, nous retiendrons d'abord ceux que font les habitants sur les devantures des maisons, le « traitement architectural » de la clôture et/ou de la façade donnant sur rue. Un traitement esthétique est rendu directement sensible : jeu de couleurs, disposition volontaire d'éléments décoratifs et composition de l'ensemble. Il ne s'agit pas de quelques cas isolés : la grande majorité des maisons de la ville, dans les quartiers tant anciens que récents, portent désormais traces d'interventions esthétiques visant à renforcer l'attrait visuel, à donner à la maison une ampleur accrue.

80

Au niveau municipal, les choses vont également bon train. Depuis 1985, les différentes sources autorisées (rapports de plans d'aménagement urbain, coupures de presse...) indiquent que Tozeur « se transforme et vit au rythme de ses aménagements qui en changent l'allure ». Ces considérations esthétiques récentes reflètent bien le point de vue officiel qui ne cesse de célébrer une ville rendue « propre et avenante » à force de « dallage de trottoirs, routes bitumées et carrefours rehaussés de monuments »⁵. L'étranger peut s'y promener sans honte, la ville apparaît désormais à l'image du nouveau régime politique : entrée dans l'ère du Renouveau⁶. Tout ceci représente autant de moyens financiers engagés que pour les travaux d'assainissement en cours de réalisation, c'est dire l'importance qui y est accordée. Mais nous devons surtout mentionner les particularités de certaines interventions que les services municipaux s'autorisent : elles portent sur des façades d'habitation « privée ».

Ces actions visent, du côté des interventions municipales comme celles menées par les habitants à titre privé, à qualifier esthétiquement des composantes urbaines : maisons individuelles, parcours et rues... Sont-elles pour autant complémentaires ? Nous sommes tentés de répondre par la négative, bien

(4) Nous évitons ici le débat houleux entre Tozeri et nouveaux sédentarisés sur le « droit à la ville », les confrontations d'usages dans les lieux publics dont découlent pourtant ces remarques.

(5) Coupure du journal tunisien *Le Temps* daté du 8 mars 1999, article intitulé « Quoi de neuf M. le Maire ? »

(6) Le Renouveau est le mot d'ordre de la politique actuelle du Président Ben Ali, faisant suite aux « méfaits de la colonisation et des années bourgeoises de l'après-indépendance ».



En haut : Ruelle de desserte des habitations dans un ancien quartier.

En bas : Intervention municipale « d'embellissement » sur l'avenue touristique Aboul' Kacem Chebbi.

que l'on n'ait pu mesurer leurs liens avec les options des plans d'aménagement urbain (P.A.U. dont sont tirées en partie les actions municipales) et leur interprétation au niveau individuel. Beaucoup d'habitants questionnés sur l'intérêt de ces efforts n'en voient pas l'usage. Ces actions semblent effectivement superflues hors de leur contexte, et particulièrement hors du contexte temporel qui leur a donné naissance. Les échelles de perception, fort différentes entre les objets urbains⁷ les font dès lors apparaître comme « disparates », qu'elles soient d'origine individuelle ou municipale. La métaphore des rameurs⁸ n'aurait ici lieu d'être. Peut-il s'agir d'intentions convergentes dans un processus d'élaboration de ce qui serait une représentation de ville ? Pouvons nous à partir de ces interventions définir ce qu'est pour l'un ou l'autre une image de ville contemporaine de son époque et les modalités de sa construction ?

LES RAISONS D'INTERVENIR

L'évolution urbaine

82

De fondation très ancienne, Tozeur n'était pas une ville proprement dite. Avec son caractère oasien encore prédominant, l'appellation de ville masque un regroupement tardif de micro-villages (plutôt que de « quartiers ») semblables entre eux et aux autres de la région du Bilad Jérid⁹. Unifié durant le protectorat sous ce nom générique comme siège de délégation, Tozeur a joué depuis un rôle cristallisant dans le développement de la région sud-ouest. Ces micro-villages, depuis 1970, se sont faits englober par l'extension urbaine importante. Schématiquement, cette extension s'est produite en deux mouvements simultanés. Il y a eu d'un côté comblement des vides interstitiels entre les anciens quartiers par les Tozeri eux-mêmes. De l'autre, les sédentarisation des bédouins nomadisant aux alentours se sont traduites par la création de nouveaux quartiers en périphérie.

A l'origine, il s'agit de quartiers dits « spontanés ». La sédentarisation rapide (et instituée par l'Etat dans un but de contrôle) de toutes les tribus nomadisant aux alentours aurait surpris par son ampleur les habitants tozeri. Les villes nord-sahariennes se sont construites par sédentarisation successives, mais aucune vague au cours de l'histoire encore inscrite dans les mémoires collectives n'a eu cette envergure. Les anciens quartiers se sont

(7) Si la ville n'est pas synchrone avec elle-même (pour reprendre une formule de M. Roncayolo), la construction de son image non plus. Nous rappellerons ici une échelle temporelle de perception : deux ans pour un édifice, cinq ans pour un quartier et vingt ans pour la ville toute entière (L. Morand-Deville, 1991, « L'esthétique urbaine », *Revue Droit et ville*, n°33).

(8) Hume, avec humour, nous fait l'apologie des rameurs qui finissent par coordonner leurs efforts sans passer de contrat explicite sur les conditions de cette coordination. La déduction est importante : il serait possible d'obtenir un résultat collectif sans contrat formel grâce au partage d'une même situation (se retrouver dans le même esquif et devoir le faire avancer).

(9) Dans le Bilad Jérid (litt. le « Pays des palmes »), chacun de ces villages disposait d'un conseil et d'un cheikh représentant. A la fin du XIX^e siècle, les villages situés dans l'oasis de Bled El Hadhar, Jhim, Abbès et Sahraoui étaient rattachés à Tozeur, alors composée des « quartiers » d'El Hawadef, Zebda-Mazghouna et Chebbia (même si la communauté jéridie versait en bloc l'impôt fiscal au pouvoir central). Cf. Rouissi M., 1973, *Une oasis du Sud tunisien, le Jérid, essai d'histoire sociale*, Thèse de doctorat EPHE, 350 p. et Henia H., 1988, « Mécanisme d'articulation des communautés oasiennes du Jérid avec le pouvoir central de Tunis au cours du XVIII^e et de la moitié du XIX^e siècle », *Le Maghreb, approche des mécanismes d'articulation*, El Kalam, Casablanca, Bourquia & Hopkins ed., 1991.

retrouvés en moins de trente ans ne représenter que le tiers de la superficie urbaine et moins de la moitié des habitants. Les rapports entre les deux types de populations (anciens bédouins et sédentaires) sont anciens et nombreux¹⁰, ils n'ont cependant pas été conçus pour être directs et continus. Garder une forme de distanciation et les éléments qui la rendent sensible semblerait avoir été le mot d'ordre de la part des Tozeri, alors que les quartiers périphériques s'organisaient petit à petit.

Entre 1975 et 1980, les ex-nomades régularisent leur situation foncière, se partagent les terres restantes de ces quartiers périphériques et montent des murets de clôture. Avec ces parcelles tracées même symboliquement, les fondations définitives de ces quartiers périphériques sont posées. Les années suivantes sont consacrées à ce qu'implique une « densification » de l'espace et du tissu social, mais aussi aux relations avec le reste de la ville. Alors que la deuxième génération a accès aux postes de l'administration (c'est-à-dire participe à la vie effective de Tozeur), l'idée qui se développe parmi ses habitants est que ces quartiers doivent devenir une partie intégrante de la ville, participer à l'élaboration de son écriture contemporaine.

Parallèlement, la ville ancienne connaît d'autres raisons de changer de visage. Des inondations en 1969 et 1990 ont occasionné des dégâts importants aux maisons en briques de terre¹¹. Il s'en est suivi un fort taux de reconstruction totale des habitations, par îlots entiers. Très peu de restaurations ont été recensées lors de visites du site. Les raisons en sont certes multiples, mais elles se rattachent toutes au nouvel éventail de matériaux disponibles distribués par les circuits officiels.

Depuis 1990, le passage à un tourisme saharien de grande masse a propulsé la ville comme pôle attractif, à condition toutefois qu'elle ait matière à promouvoir des circuits touristiques. L'engouement (par les municipalités successives et les habitants de tous quartiers) pour le patrimoine bâti et agricole date de cette période. Les vieilles demeures en briques de terre, comme certains types de culture oasisienne, sont depuis présentées à tous comme la manifestation esthétique d'une mémoire ancestrale, mémoire à laquelle il faut se reporter pour sauvegarder le « cachet typique de Tozeur ».

Les manipulations d'images de ville

Dans ce contexte, pris entre des éléments disparates et hétérogènes qui séparément aboutiraient à une écriture spécifique

(10) Il s'agirait davantage d'une relation épisodique et conjoncturelle. Des *khammès* (métayers sédentaires payés au 1/5 de la récolte) exploitaient une parcelle pour le compte de familles bédouines. Seulement lors des travaux plus importants (tels la récolte des dattes à l'automne), des nomades pasteurs venaient proposer leur force de travail puis rejoignaient après leurs troupeaux qui pâturaient plus au nord.

(11) La brique de terre est le matériau « traditionnel » de construction au Jérid. L'intérieur des murs est soit constitué de briques de terre crue (40 x 20 x 20 cm environ) soit banché, le revêtement extérieur en briques de terre cuite, enduites ou non (20 x 10 x 3 cm environ). Ces dimensions ont quelque peu varié au cours des siècles.

de l'espace urbain considéré (espaces périphériques en construction, en reconstruction, à vocation touristique...), chacun semble appelé à se servir pour appliquer ce qui lui convient le mieux, dans la mesure où il y est autorisé. Chapeautant l'ensemble de ces actions, des directives issues des plans d'aménagement successifs seraient données dans l'optique de faire concorder ces actions (mêmes individuelles) dans un moyen et long terme.

Une fréquentation continue des différents quartiers de la ville de Tozeur depuis 1989 et une étude des photographies disponibles nous ont permis de constater que les raisons évoquées plus haut n'étaient pas les seules dans ce changement d'image de la ville depuis les années 1970. Les mêmes façades changent de teintes¹² certes, mais aussi de composition et de « style » au fil du temps. Des décorations apparaissent, se font et se défont. Si les plus anciens documents nous montrent les quartiers périphériques uniquement composés de quelques maisons isolées et réduites à leur plus simple expression « d'abri », les habitants font preuve dans les constructions suivantes d'une volonté manifeste d'attester leur présence en signalisant leur maison.

84

Le schéma mentionné plus haut ne prend pas en compte toutes les dynamiques urbaines mises en place depuis l'essor de la ville. Certains fronts des quartiers périphériques se sont très vite stabilisés et ont été eux aussi très touchés par les inondations de 1990. Des reconstructions ont été entreprises avec les mêmes techniques et les mêmes matériaux que dans les anciens quartiers. Les espaces à vocation touristique se sont depuis une vingtaine d'années déplacés de plusieurs centaines de mètres puis multipliés aux abords de l'oasis. Des Tozeri d'origine sont allés habiter les logements sociaux construits par les opérateurs étatiques¹³ situés encore plus loin du site ancien que ne l'étaient les quartiers spontanés au début de leur création. Ils semblent avoir été les premiers à importer avec eux une identité culturelle cristallisée dans un matériau (la brique de terre cuite dite « de Tozeur ») et la plaquer sur des façades existantes, mais nous y reviendrons.

Le site urbanisé s'est considérablement étendu en une courte période, et avec lui l'éventail des interventions ornementales. Une première hypothèse est que la définition de la « façade urbaine » et de ses qualificatifs ornementaux sont en cours d'évolution.

(12) Laïbi S., tout en nous rappelant combien les doctrines soufies imprègnent les manifestations de la vie quotidienne, nous explique comment « les couleurs changent chaque fois que change l'idée », *Soufisme et art visuel*, Paris, l'Harmattan, 1998, 206 p. Ce point sera développé plus en détail dans nos travaux suivants.

(13) Ces logements ont été construits pour absorber une part conséquente de l'expansion urbaine. Un dépouillement d'enquêtes montre que ces logements sont en grande majorité achetés et habités par des Tozeri. Les possibilités de densification des « quartiers spontanés » encore importantes par endroits expliquent en partie ce fait.

AUTREFOIS

Les façades côté vernaculaire

Très symboliquement, la « façade » est appelée en arabe *wajh'eddar* (litt. le visage de la maison). Cette appellation relevée ici n'est en rien spécifique à la région : elle s'étend au moins sur tout le bassin sud de la Méditerranée et la péninsule arabique.

Nous ne reviendrons pas sur la comparaison de la maison à la personne. Les associations visuelles ont été faites trop facilement dans un grand nombre de cas. Cet anthropomorphisme est à rapprocher de toutes les expressions domestiques aux références anatomiques riches en connotations féminines. En revanche notre connaissance de la région nous fait partager l'idée d'une façade comme intermède solvable de sa propre présentation face aux autres : la façade expressive d'un individu face au groupe social. Les similitudes ornementales aisément constatées sont à rapprocher des normes culturelles propres à la région, à l'époque considérée. Au-delà de l'effet décoratif, E. Goffman nous parle de « façade sociale » qui, de « fait objectif » devient une représentation collective : « une façade sociale donnée tend à s'institutionnaliser en fonction des attentes stéréotypées et prend une signification indépendante des tâches spécifiques qui se trouvent être accomplies sous son couvert ». La façade se concevrait ici aussi et de nos jours encore dans un but de représentation sociale¹⁴.

La question devient alors la suivante : autrefois, dans l'architecture dite vernaculaire, que signifiait le terme de « façade » ? Nous avons relevé l'attention portée au cloutage des portes dans le Tunis du XVII^e siècle, la finesse volontaire des pourtours d'ouvertures yéménites, les précieux encorbellements en bois du Proche Orient... Face à nous, à Tozeur, nous avons les murs de brique aux graphismes recherchés. D'autres détails, *a priori* insignifiants par leurs faibles dimensions, participent à démontrer la complexité architectonique de ces demeures. Mais tout ceci ne fait parler chaque élément que séparément (une porte, un encadrement, une corniche...), tout comme les textes anciens ne décrivent pas de relation entre eux. Notre impression est que cette relation s'est déduite très récemment, après coup, impression que toutes les transformations et agencements successifs des demeures confirmeraient : peu de façades anciennes complètes contiennent des éléments architecto-

(14) Je me réfère aux travaux de Boudon R. ou de Goffman E. (1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Minuit).

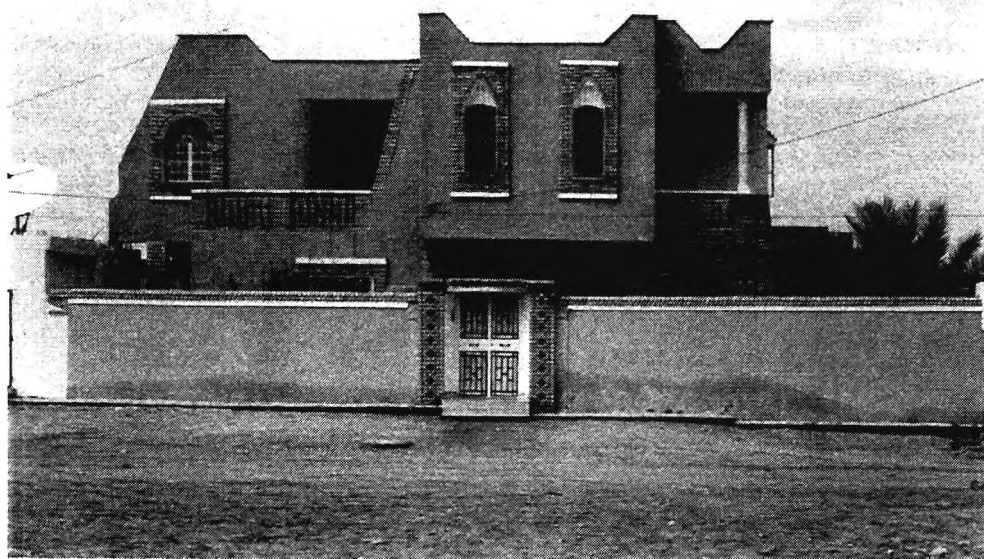
riques contemporains les uns des autres. L'homogénéité qui s'en dégage n'est en soi pas surprenante : une certaine stabilité des goûts et motifs culturels dans le temps et dans l'espace est en partie démontrée¹⁵. Les travaux sur l'histoire de ces bâtiments mettent plutôt en relief les faits suivants : d'une part il y a concordance entre l'intérieur et l'extérieur de l'édifice, et d'autre part le rôle de ces éléments était de clarifier un marquage de l'espace (partitions spatiales, transitions...). « Le redoublement de la matière [la structure du mur et son revêtement spécifique] s'effectue aux endroits les plus stratégiques »¹⁶. De même, dans les discussions, les vieux maçons de la région esquivaient le domaine esthétique, dans sa composition globale de l'objet « façade » et encore moins dans son rapport à l'urbain. Si la démarche d'un tel projet est complexe et laborieuse, elle se réfugie ici dans une pensée technique (vantée pour être sans égal dans les autres régions) dont la qualité d'exécution suffirait à elle seule à satisfaire les sens. Et ces mêmes maçons nous rappellent avec un léger sourire que l'essentiel ne se trouvait pas sur la rue : les vraies façades étaient celles qui bordaient la cour intérieure, où se passait toute la vie familiale. Jamais vues de la rue, ces façades bénéficiaient d'une attention particulière, le mur extérieur se contentant d'un marquage conséquent au-dessus de la porte d'entrée. L'emplacement de ces marqueteries de briques est alors choisi avec soin.

Actuellement, force nous est de constater que ce schéma d'intervention n'aurait plus cours tel quel. La façade d'une maison semble être devenue une œuvre unique et indivisible. Nombre d'interventions partent d'une maçonnerie mise à nue (*'mqarqach °ala°dham*, litt. grattée jusqu'aux os) où sont supprimés tous reliefs préexistants. Des interventions à répétition peuvent être dans certains cas rattachées à l'histoire proche de la maisonnée : mariages, prise d'autonomie du fils aîné... ou un changement potentiel de statut social par une nouvelle profession exercée. Mais surtout, alors que les cours intérieures se réduisent à des peaux de chagrin (suite aux morcellements des grandes maisons familiales), la « façade » s'est progressivement instituée comme étant celle qui donnait sur rue, plus précisément l'interface avec le domaine public. Cet interface pouvant actuellement être double (mur de clôture + maison), l'attention sera reportée également sur ces deux limites.

Dans un autre registre, nous avons été surpris de voir certains logements (villas dans la zone « chic » de Tozeur, proche de la zone touristique) ou des maisons des quartiers périphériques

(15) Par les travaux de Pinson D. (*Modèles d'habitat et contretypes domestiques au Maroc*, 1992) et Segaud M. (1988) entre autres.

(16) Maréchaux P. & M., *Tableaux du Yémen*, Arthaud, 1997 (pp. 53-112). Les « endroits les plus stratégiques » sont les ouvertures percées dans la paroi protectrice : seuils, trous d'aération...



En haut : Façade sur cour intérieure, estimée construite à la fin du XVIII^e siècle par les propriétaires. Les fenêtres ont été rajoutées ultérieurement.

En bas : Villa récemment achevée sur les « Hauts de Tozeur ».

encore non habitées car non terminées mais au traitement architectonique extérieur achevé. C'est bien qu'un soin particulier est réservé à cette présentation architecturale de soi. Ces façades deviennent éléments constitutifs du bâti de la ville. Du statut précédent de mur de séparation des espaces intérieur / extérieur au monde familial, tout pousse à croire qu'elles en deviennent présentation des futurs occupants, de leurs origines comme de leurs intentions. Déplacement vers l'extérieur donc : ce n'est pas le logement qui devient extraverti, mais la famille qui se donne à lire de la rue.

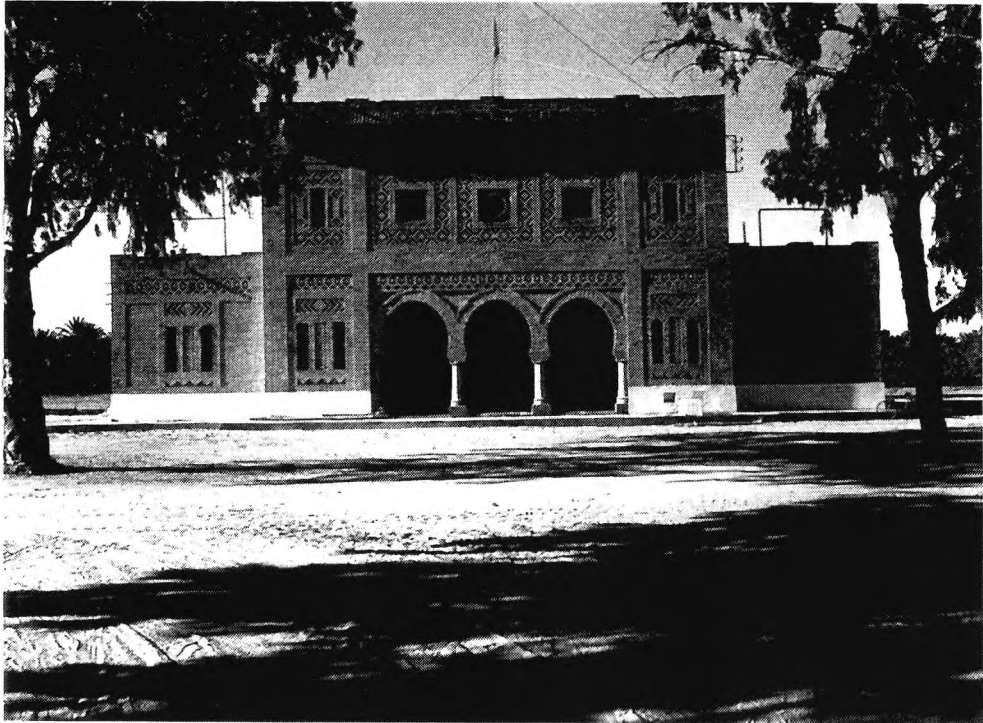
Les façades côté « officiel »

A part les cinq bâtiments de service public construits au début du siècle (la gare, la poste, l'hôtel des finances, la maison du contrôleur civil et l'école) selon une variante locale « arabisante »¹⁷, peu d'efforts furent faits pour une insertion même formelle dans le contexte formel jéridi. Peu de constructions se font jusqu'à l'indépendance (1956). Puis, à de rares exceptions près (que nous évoquerons plus en détail ultérieurement), par exemple aucune volonté esthétique ne se dégage des logements sociaux proposés dès 1965. Les constructions seraient *a priori* neutres car identiques sur l'ensemble du territoire national. Elles sont en fait très largement inspirées du courant « mouvement moderne » et l'un des messages qu'elles délivrent est un faire-part de modernité. Nous sommes, rappelons-nous, en pleine période « socialiste » de collectivisation forcée. L'option délibérée des dirigeants politiques est une « pédagogie » autant dans le style de logement que dans les modes de vie pour « sortir des archaïsmes »¹⁸. En contradiction avec les premiers textes promulgués¹⁹, les opérateurs étatiques ne développent aucune recherche d'insertion dans le contexte local. La ville est imaginée ouverte et moderne, et toute référence à l'habitat ancien, encore confondu avec la production informelle dans le discours officiel à ce moment-là, est supprimée. Les nouvelles visions, telles qu'elles sont développées par les grandes opérations de logement social, comportent même à Tozeur des rues larges aux maisons de type « isolé » ou en « bande » (pour reprendre la terminologie officielle utilisée) et donnant sur l'extérieur par des grandes fenêtres, des vérandas... Cependant, en application du droit coutumier encore sous-jacent dans les mentalités, ces incitations par le régime politique à de nouvelles manières d'être et aux représentations

(17) Voir Béguin F. et Lesage D. sur l'arabisation comme style d'Etat de la politique coloniale française menée en Afrique du Nord entre 1830 et 1930, dans *Arabisation et grands tracés*, Dunod, 1978.

(18) « Le discours officiel sur la modernisation de la société est assimilé par l'administration à l'acte d'industrialisation de la production du cadre bâti [et passe par] des normes de consommation de l'espace, une dévalorisation du patrimoine bâti ancien et une marginalisation de la production informelle. » Hafiane A., « Des références conceptuelles de l'habitat informel » & Bouzerfa Guerrudj Z., « Le mode d'habiter dans les manuels scolaires », interventions au colloque *Patrimoine, Tradition et Modernité*, UPA Grenoble, 1989.

(19) Règlement d'urbanisme de 1969, art. 40 : « D'une manière générale, les constructions doivent répondre aux exigences de l'esthétique de la ville ou du quartier, tant en ce qui concerne les matériaux employés que pour ce qui est des lignes, des teintes ou de la décoration » (Secrétariat d'Etat aux Travaux Publics, Services de l'Urbanisme, 1969). Une tentative précédente eut lieu dans les années 1920 (sous le régime du Protectorat), mais émanant de personnes occidentales : le Baron d'Erlanger proposa d'instaurer le « style Sidi Bou Said » pour toute intervention portée dans le périmètre communal de ce village en banlieue de Tunis. Cette idée ne donna lieu qu'à une variante du courant arabisant.



Gare de Tozeur, construite en 1903.

subséquentes ne s'appliquaient en fait qu'aux logements construits par des opérateurs étatiques. Aucun regard municipal n'était porté à cette époque sur l'habitat autoconstruit. L'habitant demeure maître de sa façade et de son image.

Cependant, en 1990, le 2^e Plan d'Aménagement Urbain de Tozeur pose alors une directive, nouvelle par ses intentions. Elle recommande de « préserver le *cachet traditionnel* de la ville à l'intérieur et à l'extérieur du noyau ancien » en « imposant des contraintes architecturales » afin de « sauvegarder les constructions traditionnelles »²⁰. Ces mesures sont aussi urbanistiques, puisqu'elles demandent de revenir chaque fois que possible au « caractère groupé des habitations » tel qu'il est visible dans la « vieille ville ».

Une consultation du registre des autorisations de bâtir montre que depuis cette date se multiplient²¹ les acceptations de dossiers « sous réserve d'ornez la façade en briques locales ». Situés géographiquement ces « réserves » dans le site de la ville, nous avons été surpris de constater que seulement dix-sept dossiers sur les soixante-dix portant cette mention étaient localisés dans l'ancienne ville ou limitrophes, c'est-à-dire sur le trajet touristique. Tous les autres dossiers portaient sur des constructions nouvelles dans des lotissements récents ou des zones dites d'habitat spontané. Il y a donc du côté municipal non pas simplement un refus d'extravagance d'une façade particulière jugée choquante mais une tentative réelle d'homogénéiser les modes d'écriture architecturale. Cette tentative est entreprise sur l'ensemble du site de Tozeur et une attention particulière est portée aux nouveaux lotissements pourtant bien loin du centre historique.

Cette date (1990) coïncide avec l'établissement de la zone touristique et la construction des premiers grands hôtels internationaux. Parallèlement, en 1994, la Municipalité prend une série d'autres mesures, ouvertement destinées à « l'embellissement de la ville »²². Ces mesures vont des « portes de la ville » à l'aménagement de places avec un monument central²³, mais concernent aussi la reprise d'un certain nombre de façades d'édifices (*bamamej tahsin wejjihat*). Il s'agit essentiellement de bâtiments à usage public et de commerces, tels la façade des boutiques faisant face au marché, boutiques qui vont par la suite devenir « boutiques d'artisanat local ». Les trajets touristiques deviennent clairement définis : toute l'arborescence possible des chemins joignant les hôtels à la « vieille ville » (en partie déjà muséifiée par l'intervention de 1984) est travaillée. Bénéficiant du maximum d'attention, toute la ville

(20) Plan d'Aménagement Urbain de Tozeur, approuvé par le décret n° 16160 le 9/10/1990, p. 19. La mise en italique est personnelle.

(21) Les pourcentages sont cependant bien différents pour les années étudiées, alors que les agents techniques assurent que la même attention est portée à l'ensemble des demandes. En 1992/93, sur 313 dossiers étudiés par la Municipalité, 59 dossiers (20% de l'ensemble) avaient pour réserve ou raison de refus « tenir compte de l'aspect architectural de la région pour les façades » (ou similaire), dont 15 (25 %) étaient situés en zone ou un trajet touristique. En 1997/98, sur 398 dépôts, nous n'avons plus que 11 remarques de cette nature (3 %), et 2 dossiers seulement portent sur la zone touristique.

(22) Il s'agit de la première réalisation à grande échelle, non de la première tentative visant à restaurer les décorations en briques déjà existantes. Celle-ci commença sur une action de l'Office National du Tourisme (réalisée pour un tiers en 1984 et finie en 1988), sur une zone d'intervention très circonscrite (une partie du quartier El Hawadef) dans le seul but de créer une attraction touristique (source : rapport Technosynésis / ARRU, 1985, *Plan de référence*).

(23) Ces portes sont traduites au sens propre par un énorme arc enjambant la double voie reliant Tozeur à Gafsa. Nous avons dans le même esprit une jarre haute de 10 m, une fontaine-ziggourat à 7 niveaux... L'ensemble est bien sûr recouvert totalement de briques de Tozeur. Pour un commentaire critique, cf. le journal *La Presse* daté du 25 mars 1999.

semble être limitée dans ces parcours²⁴. Plus récemment (1997), nous avons pu noter les interventions plastiques sur les clôtures et façades de maisons bordant ces mêmes axes devenus principaux. Ces interventions reprennent le principe basique de la construction jéridie : des façades revêtues de la brique de Tozeur. Elles se différencient cependant des constructions anciennes bien sûr par leur mode constructif (briques en rajout de parement, posées sur tranche et non à plat...), mais aussi par le choix des motifs. Les façades sont esquissées par séquences, considérées comme des panneaux juxtaposés indépendants entre eux et aux rythmes des constructions, alors que les motifs anciens se déroulent et soulignent toute la longueur d'un corps de bâtiment. Discutant de ce point avec l'adjoint technique, celui-ci a déclaré s'inspirer uniquement (et non copier) des traitements qualifiés de « traditionnels ». Nous ne retiendrons de ses explications que la marge de liberté personnelle prise sur la directive d'ornez les façades en briques locales, bien qu'il soit intéressant d'en comprendre les motivations²⁵ et la distanciation affichée. Elles nous semblent participer d'un mouvement beaucoup plus vaste qui de la « tradition » n'a gardé que des représentations stylisées²⁶.

Ces interventions n'ont pas été soumises à la concertation avec les propriétaires ou occupants des locaux. Peu de personnes ont cependant osé décrier leur caractère autoritaire. L'immense majorité des personnes interrogées dit, au contraire, l'avoir accepté sans réticence²⁷. Mais il nous faut remarquer qu'à ce sujet, d'autres registres que l'esthétique furent avancés. En premier lieu, la création d'emplois (même temporaires) que ces travaux ont entraîné est évoquée. Puis se joint la nécessité de maintenir un savoir-faire en voie d'oubli, nécessité difficilement expliquée à l'enquêteur et qui fait ressortir un sentiment indescriptible d'artificialité. Un autre aspect sous-jacent se dégage de tous les entretiens : c'est une bonne chose que de faire ressembler ces axes fréquentés à la « vieille ville » qui désormais accapare à elle seule toute la renommée de Tozeur.

L'aspect superficiel d'une telle patrimonialisation n'est pas abordé. Tout se passe comme si nous étions rentrés dans une logique non pas de mise en valeur d'un patrimoine déjà existant (et des tractations entre quartiers sur la définition de ce patrimoine) mais de la multiplication de ce qui contribue à la renommée de ce patrimoine à l'étranger, et ce à l'échelle du site urbain entier. L'option non masquée est de faire contenir la ville toute entière dans ce regard exotique.

(24) Les habitants des autres quartiers avaient dès cette date remarqué que ces axes accaparaient toute l'attention des services municipaux : « Ils vont d'abord refaire les routes [du centre ville] avant de venir ici. Et nous sommes loin du centre... » (Abachi F., *Tozeur, la ville enfouie ou les banlieues perdues*, thèse d'architecture ITAAUT, 1991).

(25) L'adjoint technique est originaire du quartier El Hawadef, destination de tous les circuits touristiques, mais n'y habite plus.

(26) Nous rejoignons ici l'une des quatre formes de « traditionalisme » tel que défini par G. Balandier, qui au-delà d'un pseudo-rappel des valeurs culturelles de l'authenticité, ne conserve du passé que des formes et des moyens mis au service de visées nouvelles et dont le contenu a été modifié (Balandier G., *Anthropo-logiques*, Paris, PUF, 1974).

(27) Mais en Tunisie, plus personne n'ose décrier une quelconque action du pouvoir, même local...

LE VOYAGE TEMPOREL DES DÉCORATIONS

Conséquence directe de l'augmentation du nombre d'habitants et de logements ces trente dernières années, la plupart de ces nouvelles maisons sont occupées par de nouveaux ménages. Suite aux transformations constatées dans les modes de vie comme dans l'habitat, nous pouvions ainsi nous attendre à ce que les anciennes façades ne soient pas un modèle pour celles en cours de réalisation. Dès la prise de possession, ces occupants ont effectivement porté une attention à l'expression de leur logement, systématiquement. Ce fait, maintes fois signalé dans le logement social²⁸, n'est pas limité à ce cas précis. Certes, un traitement décoratif adéquat reste « le moyen de rendre évident une référence culturelle (en s'efforçant de nier une réalité structurelle contradictoire [qui dit] le retournement de la maison, son extraversion et la logique de distribution de son plan inspiré du modèle de l'appartement occidental) »²⁹. D'autres motivations transparaissent dans les raisons qui poussent à différencier les maisons les unes des autres, ou de leur état précédent (maison du père de X...³⁰). Il s'agit, suivant les quartiers, de créer des repères spatiaux autant qu'identitaires ou générationnels. Il faut nous rappeler que ces quartiers ne sont plus aussi homogènes dans la composition ethnique ou lignagère de leur population que tendent à le faire croire des discours basés sur un « entre-soi » mythique. Cependant, les politiques successives de la municipalité en terme d'aménagement urbain (et leurs réajustements) ou les implantations successives de ces décorations dans ces quartiers permettent de supposer que les références adoptées par chacun des habitants ont évolué au cours du temps, de même que les transformations actuelles sont de nature différente que celles apportées il y a trois décennies. Il est vrai que nous sous-entendons ici que l'initiative de ces interventions esthétiques est prise par « l'habitant ordinaire », et récupérée dans un autre registre de légitimation par le pouvoir local qu'est la municipalité. C'est l'impression qui se dégage des chronologies relevées. Il est alors important de situer l'activité intentionnelle et dynamique par laquelle sont mis en plan les éléments symboliques donnés en lecture.

D'une utilisation parcimonieuse...

Dans les premières constructions (composées d'une unique

(28) Voir les travaux de Berry I. (« Le logement social mis à niveau », revue *Maghreb-Machrek*, n° 157, été 1997), Bekkar R. & Sfaxi S. Voir aussi l'ouvrage à paraître dans le cadre du programme *Les arts de faire des citoyens ordinaires, compétences et apprentissage de la ville dans le monde arabe*, IRMC-URBAMA-LAUA-KARTALA.

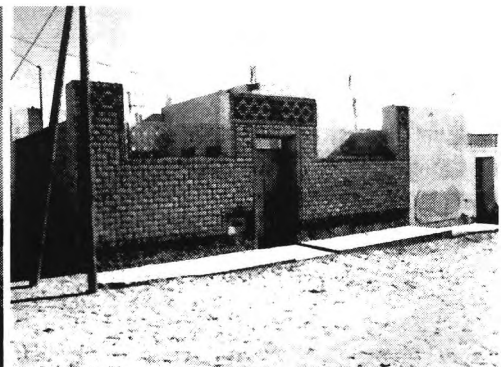
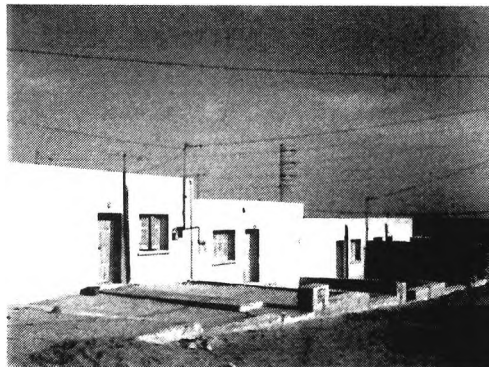
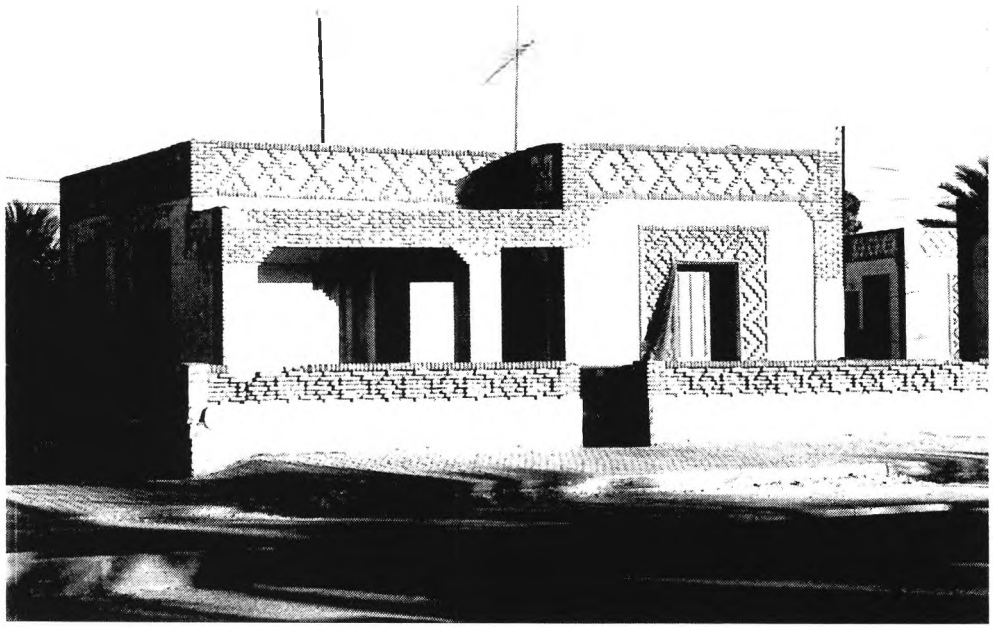
(29) Pinson D., « Modèles d'habitat et contre-types domestiques au Maroc », Tours, Fascicule de recherche *Urbama* n° 23, 1992.

(30) Pour anecdote : recherchant une maison précise, on m'indiqua « celle plus haut qui a des carreaux verts sous les fenêtres ». Ces informations ornementales me permirent de localiser immédiatement la maison, sauf que ce n'était pas son occupant que je voulais rencontrer, mais son père qui habite la maison voisine sans traitement esthétique particulier.

pièce d'habitation le plus souvent) d'un des quartiers périphériques « spontanés » à l'est de Tozeur, les portes et fenêtres étaient quelques fois cernées d'un simple bandeau au lait de chaux. Il s'apparente probablement à un geste très ancien : « pour chasser le diable ». La protection contre les esprits sournois qui voudraient s'introduire dans la maison est dans la majorité des cas accompagnée de poissons, main de Fatma... peints au dessus des portes³¹. Cette décoration d'inspiration mythico-religieuse n'est à proprement parler ni une manifestation esthétique, ni une manifestation urbaine : elle est encore de nos jours très courante dans le monde rural, et nous avons été surpris de constater sa fréquence dans les vieux quartiers de la ville. Mais retenons l'idée du bandeau détachant l'ouverture de la surface du mur.

En bordure des anciens quartiers de Tozeur ou lors de rénovation, les maisons des Tozeri sont alors conçues avec une économie de moyens mais dans le même esprit que les demeures ancestrales. Le bandeau est absent ; seule une frise plus ou moins large en briques de Tozeur couronne le haut du mur, essentiellement le mur donnant sur rue qui restera aveugle, mais aussi les murs orientés sur la cour. Avec un traitement commun dans ces quartiers, les portes d'entrée, en bois, ne comportaient aucune mention spéciale et n'étaient qu'une rupture verticale de la bande de soubassement d'un mètre environ courant le long du mur et chaulée d'une couleur plus sombre. En revanche, à la même époque (les années 1970), une opération de logement social renouvelle le genre : elle applique à la lettre le règlement d'urbanisme de 1969 en respectant ce qui est donné comme « cachet local ». Destinée majoritairement à des Tozeris (les besoins consécutifs aux sédentarisations sont encore sous-estimés), ces logements ont plus d'une particularité. Non seulement la cour se situe sur le devant du logement – ce qui dresse un parallèle direct avec les maisons des quartiers spontanés voisins et donne une nouvelle dimension au mur de clôture alors inconnu – mais à la frise horizontale se joignent des pilastres en briques de Tozeur, placés en relief aux angles des murs. Il s'agit (suite à un recensement personnel) du premier usage ornemental de cette brique non conforme aux clichés traditionnels. Le message est important : il est délivré par un opérateur étatique, la Société Nationale Immobilière de Tunisie. Notons dès maintenant que cette opération sera la seule du genre : entre 1975 et 1991, tous les traitements ornementaux seront supprimés des opérations suivantes d'habitat

(31) La version moderne (aux effets identiques) est une peinture sur un carreau de faïence placé en incrustation dans l'enduit du mur, au même endroit.



En haut : Opération de logement social des années 1967.

En bas à gauche : Vue d'un lotissement d'habitat social de type périurbain. Des opérations identiques sont livrées en 1985, 1987, 1991 et 1992.

En bas à droite : La même opération de logement social après « appropriation » du logement.

social (les raisons avancées sont relatives au coût entraîné par un surplus de travaux).

L'effet d'entraînement ne semble pas se produire dans les quartiers périphériques spontanés voisins, malgré le fait que la principale main d'œuvre des chantiers en est originaire³². L'hypothèse (évoquée dans nos précédents travaux et qui semble se confirmer ici) est la cristallisation identitaire contenue dans ce matériau, raison pour laquelle les anciens bédouins l'auraient considéré uniquement comme matière à construction et non à décoration : « il nous faut séparer ce que le matériau fait de ce qu'il signifie »³³.

C'est à l'ouest de la ville (à l'opposé des quartiers mentionnés plus haut), dans des lotissements d'habitat autogéré, habités essentiellement par des Tozeri, que ce type de traitement architectural est repris. Il est, de manière paradoxale, essentiellement appliqué sur les murs de clôture imposés indirectement par les réglementations des autorisations de bâtir (elles impliquent un retrait minimum aux limites mitoyennes, retrait le plus souvent de 4 m). Ces murs de clôture (à l'origine plus bas mais progressivement rehaussés à 2,40 m et qui gagnent ainsi en importance visuelle) comportent de plus en plus systématiquement des motifs en briques de Tozeur, même si les façades originelles des maisons en étaient totalement dépourvues pour être traitées dans une variante du « mouvement moderne ». Les principes de composition esthétique locale ne s'appliqueraient que sur ce qui était donné directement à voir aux voisins et autres passants, comme pour attester de l'origine identitaire que le déplacement géographique mettrait en doute. Pour être loin du centre historique, ces maisons étaient et sont encore cataloguées « périphériques », tout comme celles des quartiers spontanés. Nous pouvons aussi remarquer que ces maisons, qui devaient suivant la réglementation en vigueur être conçues par un architecte, ne comportaient sur leur dessin pas d'autre décoration particulière. Elles étaient cependant conçues par un « homme de l'art », cet « ingénieur » qui peut transformer les intentions de ses clients en réalités concrètes et dont on respectait en ces temps la participation à l'édification nationale. Cette brique de Tozeur, rajoutée seulement en certains endroits bien visibles tels la clôture, devient assimilée à une forme de résistance identitaire par les habitants de ces quartiers encore neufs. La clôture est devenue cette marge de manœuvre que l'habitant a petit à petit investi en déconnectant sa façade personnelle (« présentation de soi ») de celle de son logement. La

(32) Nous avons émis (et en partie confirmé) l'hypothèse que le fait de travailler sur ces chantiers avait été pour les anciens Bédouins l'occasion d'apprendre de nouveaux modes constructifs, modes qu'ils ont par la suite appliqués dans la construction de leur habitat (F. Abachi, « Capacités "ordinaires" face à une construction "ordinaire" », contribution au programme *Les arts de faire des citadins ordinaires, compétences et apprentissage de la ville dans le monde arabe*).

(33) Simonnet C., « Du détail en architecture », *Revue Techniques et Architecture* n° 386, oct. 1990, p. 90.

façade réelle de la maison est restée celle donnant sur la rue. On ne résiste qu'en terrain défavorable : à l'intérieur des vieux quartiers (là où toute confirmation identitaire du rapport à la ville est superflue aux yeux des habitants), les modénatures en briques de Tozeur se sont faites plus rares. Peu ont été remplacées après les destructions des inondations de 1969 (suite entre autres au changement de matériaux employés pour la structure de la maison, tel que la pierre ou le béton armé plus rare). Au contraire, sur ces façades rénovées se mettent en place progressivement des nouveaux traitements dont on remarquera certaines similitudes avec ceux de l'opération de logement social citée précédemment. Mais ici, les pilastres viennent rythmer la façade, rythme qui paraît se superposer à celui des poteaux en béton armé, masqués dans l'épaisseur des murs. On ne pouvait montrer plus symboliquement que ces maisons sont toujours soutenues par ce qui fait l'originalité constructive de la région.

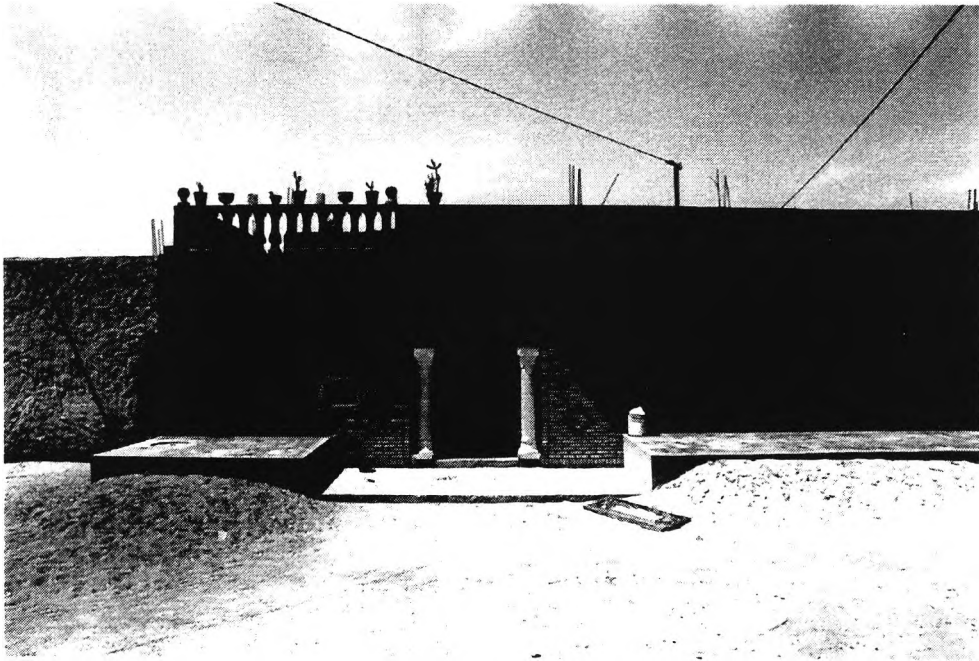
... Vers un encadrement des ouvertures

96

Une autre innovation se produit dans ces mêmes anciens quartiers et nous paraît dater de cette époque, du moins dans sa systématisation. Les pourtours d'ouvertures (portes d'entrée donnant sur rue mais aussi sur la cour intérieure, fenêtres, portes de boutiques...) ne sont plus enduits, la brique de Tozeur devient dès lors apparente en encadrement. Lors d'une rénovation, cet encadrement est surajouté. Le fait d'encadrer est important, car il sera repris presque immédiatement par quantités d'autres acteurs du cadre bâti.

Les architectes le proposent dans les bâtiments à usages publics à partir de 1985 et systématiquement, dès 1990, dans leurs projets d'habitat privé (type « villa »...). Nous allons également le retrouver dans la dernière opération en date de logement social (1991-93) malgré les restrictions budgétaires. Si les clôtures (construites après la prise de possession par les habitants) les masquent quelque peu, des visites plus approfondies montrent que les habitants interviennent autour mais ne les enlèvent pas...

C'est également ce motif de décoration qui sera utilisé en premier sur les parcours touristiques par la municipalité, deux années avant un revêtement complet des façades. Ce traitement figure en bonne place sur toutes les cartes postales de la ville. Mais aussi depuis 1997 dans trois quartiers anciens mais



Jeu de modénatures, quartier de Clubbia.

pauvres des abords de l'oasis, la municipalité pose ce type de jalons décoratifs³⁴, afin d'inciter les habitants à intervenir contre un délabrement visuel de leur habitat.

Notons surtout que c'est dans cette formulation esthétique que ce matériau fera sa véritable entrée dans les quartiers spontanés, après la réalisation exemplaire de petits équipements de quartier telle la Maison des Jeunes ou le Club d'enfants de Rass Edhraâ (terminé en 1993)³⁵, bien qu'il soit en toute proportion encore peu utilisé. La faible durée écoulée ne nous autorise pas à constater un développement mais sa présence continue fait oublier l'idée d'une mode très circonscrite. Il nous faut noter ici que ce type d'encadrement dans l'habitat de ces quartiers est indépendant de l'âge de la maison et de la date de sédentarisation de ses occupants. Il serait certes utile de savoir si ceux-ci travaillent effectivement dans une structure publique même locale, mais l'habitude du site nous laisse supposer (sans savoir quelle est notre dose d'*a priori* malgré trois cas confirmés) une plus grande orientation vers les réseaux relationnels et économiques axés sur la ville que ne le sont les maisons voisines encore marquées par la steppe.

Les enjeux de ces décorations en briques de Tozeur apparaissent tels qu'un retour aux lotissements décrits plus haut permet de souligner, là aussi, un emploi récent, mais que nous prendrons garde de ne pas confondre avec les exemples précédents. Alors que ces maisons ont l'âge de la génération montante, elles ont, elles aussi, subi quelques transformations (extensions et rajouts de pièces...) qui mettent en scène certaines parties de la maison. Sous le prétexte d'une véranda par exemple, des éléments forts focalisent le regard : arcature, panneaux aux dimensions d'un mur... et sont repérables de loin. Il nous faut alors remarquer la mise en œuvre de cette brique. Sa forme même est modifiée : elle est découpée suivant des formes géométriques précises et complexes qui démontrent une nouvelle liberté dans le travail d'expression. Elle n'est plus l'élément de base du motif, elle devient elle-même motif.

Les autres composantes esthétiques

Les autres éléments de modénature retiennent moins l'attention, non pas qu'ils soient inexistantes : nous les voyons eux aussi se multiplier aux mêmes dates, dès le début des années 1970. Attentifs à ces détails constructifs, nous avons remarqué les similitudes d'emploi de part et d'autre de la ville. Mais ils

(34) Il nous faut alors mentionner la réponse d'un vieil habitant : « "ils" me comptabilisent le nombre de portes que j'ai chez moi ! ». Dans ces quartiers (Tebebsa, Abbès et Bled El Hadhar), les grandes maisons sont en cours de morcellement suite aux héritages. De nouvelles entrées de maison apparaissent ainsi, et la procédure serait de déposer une demande préalable à la municipalité. Par ce traitement que les habitants n'ont pas les moyens de reprendre à l'identique, nous pouvons au premier coup d'œil situer les nouvelles ouvertures, et donc les infractions aux règlements.

(35) Rass Edhraâ est le principal quartier spontané, en nombre d'habitants et en superficie construite. Ses habitants sont des Awlād Sidi Ābid, tribu qui reste très influente encore actuellement.

sont tout autant employés dans les façades de cette ville que dans celles d'autres villes tunisiennes, et aussi dans les campagnes et même dans d'autres pays du monde arabe. Moins spécifiques à la région, plus communs à l'ensemble des quartiers, le travail de représentation d'un site précis semble être absent ici.

Ils ont eux aussi évolué avec le temps. La bande de soubassement unie du départ se ponctue désormais de motifs à base de carrés et losanges en relief et peints de couleurs vives, motifs que l'on retrouve sur les portes en fer forgé. L'homogénéité de traitement de façade n'est pas qu'une affaire de matériaux. Si les portes en planches de bois assemblées ont disparu, nous rapprochons davantage ce fait d'un approvisionnement des souks hebdomadaires par des revendeurs ambulants proposant des produits industrialisés de mauvaise qualité mais moins onéreux qu'une fabrication locale. De nombreux artisans sur place ont monté des ateliers de fabrication d'éléments en béton ou en pierre reconstituée (colonnes et chapiteaux, appuis et bordures de fenêtres, bacs à fleurs de grandes dimensions...) et cette production est visible sur l'ensemble de la ville. Mais un regard rétrospectif souligne le retard qu'ils accusent. Dans leur évolution, ces autres modénatures sont de plus en plus utilisées ponctuellement dans une décoration plus vaste dominée par ces briques de Tozeur. Nous verrons souvent par exemple une colonnette engagée à l'intérieur d'une embrasure de porte largement encadrée par des briques. Les tuiles vernissées, les colonnettes, les balustrades même et autres éléments dits caractéristiques de « l'architecture arabo-musulmane » (*sic*) sont remplacés par des briques au bout arrondi et disposées comme des tuiles sur un auvent de fenêtre, empilées pour imiter une colonnette, ou à mi-voix pour former un claustra de balustrade...

Plus que sur les détails décoratifs, les critères de distinction entre quartiers portent sur la nature de l'ouverture, sa fréquence et son importance quantitative dans l'étendue de la façade donnant sur rue. Mais ces données sont autant dépendantes d'autres paramètres que des choix esthétiques affichés. Le nombre de fenêtres donnant sur rue (et donc décorées) est fonction de l'agencement général du logement comme de sa taille, mais celles-ci seront d'autant plus facilement percées que les habitants se connaissent entre eux de longue date. Les hétérogénéités entre quartiers paraissent plus se situer à ce niveau que dans la structure d'emploi des modénatures.

LA REPRÉSENTATION FINALE

D'une définition communément partagée en un temps très bref, la « ville » jéridie est devenue « celle dont les portes des maisons sont encadrées par des modénatures en briques de Tozeur ». Les autres caractéristiques physiques de l'habitat comme de l'urbain (dimensionnement des voiries, morphotypologie du tissu...) semblent avoir été momentanément reléguées au second plan. Tout se passe comme si les préoccupations se limitaient aux marges de manœuvre laissées à l'individu entreprenant ou à l'acteur municipal local sur la façade. Celle-ci, qui reste spécifique à bien des égards dans la mise en œuvre de ses composantes aux jeux des différents acteurs, fait sortir le débat des simples rapprochements hâtifs entre « citadinité », « urbanité » et leur opposition à la « ruralité ». Elle nous relate la manière avec laquelle chacun s'est investi dans une aventure qualifiée d'urbaine, ou plutôt la quête d'une démonstration de cette urbanité relativisée au yeux de l'Autre qui se trouve être aussi son voisin, son détracteur. Le maintien des traitements à base exclusivement de cette brique de Tozeur pourrait prêter à sourire, s'il ne rejoignait pas les très nombreux rapprochements établis par les populations autochtones avec l'Arabie heureuse. Beaucoup plus qu'une simple généalogie mythique, une filiation spirituelle est évoquée en se racontant descendants des premières tribus islamisées ayant conquis la région, filiation que les anciennes tribus nomades ressortent en toutes occasions³⁶. A l'instar des compagnons du Prophète, « toute la beauté du monde [reste] contenue dans la langue merveilleuse du Coran »³⁷. Certes, ce monothéisme sans concession aurait trouvé à l'époque son compte dans l'immatérialité d'une architecture de nomades et dans l'ignorance de tout art décoratif. Par quelle nécessité, dès lors, un maître d'ouvrage se sent-il obligé de détourner une partie de ces efforts constructifs sur l'aspect extérieur et les perceptions qu'il en offre ? Bien que quatorze siècles nous séparent du principe fondateur, il nous a été rappelé lors de nos enquêtes que la maison du Prophète (qui fut aussi la première mosquée) aurait été construite en briques de terre similaires. Derrière la part mythique, ces traitements lus à travers le registre de l'identité seraient dès lors « l'enceinte de briques qui isole et symbolise une communauté et sa foi »³⁸. La tendance lente de ces transcriptions terrestres par les anciens Bédouins révèle une volonté contrôlée de faire partie de ce nouveau monde qu'ils

(36) Puig N., *Derrière le cimetière, un lignage Awlād Sidi Ābid à Tozeur (nouvelles civilités et dynamiques communautaires du sud Tunisien)* ; thèse de doctorat nouveau régime, Université Marseille, 1998. L'auteur y évoque une « ascendance chérifienne comme c'est le cas pour tout l'ensemble des lignages Awlād Sidi Ābid. (...) Ces généalogies privées qui rattachent les grandes familles à l'histoire par l'intermédiaire de nobles ascendances sont appropriées individuellement et servent une recherche identitaire personnelle » (pp. 229-245).

(37) Voir Papadopoulo A., *L'Islam et l'art musulman*, Paris, Mazenod Ed., 1976, p. 223.

(38) Papadopoulo A., *op. cit.*, p. 223.

côtoient depuis plus d'une génération (et bien différent de celui qu'ils ont dû abandonner avec leur sédentarisation) et dont ils partagent désormais les valeurs.

Mais elle nous éclaire sur la procédure permettant une forme d'inclusion dans un monde plus vaste que le lignage, dans de nouveaux réseaux. L'apparence de l'urbain est ici considérée en rapport à la maîtrise de nouvelles relations sociales et de leur expression. « La désuétude des lignages mène désormais la recherche à s'interroger sur la façon dont de nouvelles synthèses ou de nouvelles désorganisations s'opèrent sur de nouveaux éléments »³⁹. A l'heure où des manifestations d'extériorité sont recherchées, l'activité intentionnelle sur une base esthétique ne doit pas surprendre, pas plus que le refus de déléguer ce travail aux architectes, toujours en retard d'une représentation et plus préoccupés de tracés régulateurs⁴⁰ que des différents réseaux de leurs commanditaires.

Farid Abachi, *Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, Tunis*

(39) Berque J., *Structures sociales du Haut Atlas*.

(40) Maïzia M., 1998, « Tracés réguliers, tracés régulateurs », *Urbanité arabe, hommage à Bernard Lepetit, Sindbad / Actes Sud*.